

## LES VESTIGES LINGUISTIQUES PRE-INDO-EUROPEENS EN OCCITANIE

Alain Nouvel

Jusqu'au début du XXe siècle, la langue d'oc ou occitan fut considérée comme une langue néo-latine, c'est-à-dire dérivée du latin.

Les dictionnaires étymologiques s'efforçaient de donner une étymologie latine à tous les termes et à tous les toponymes. Toutefois, comme un grand nombre de mots résistaient à toute étymologie latine, on estima qu'ils étaient "gaulois" puisqu'on enseignait dans les écoles primaires que "nos ancêtres étaient les Gaulois".

C'est alors que des linguistes étudièrent scientifiquement les termes que l'on pouvait attribuer véritablement au gaulois en utilisant essentiellement la méthode comparatiste. Ainsi, grâce aux autres langues celtiques toujours vivantes, certains mots rebelles à l'étymologie latine purent être attribués au gaulois, comme par exemple :

- oc. bana "pointe, hauteur, corne" (gaulois ban "pointe"), cf. galois ban, breton BAN-, irlandais benn "pic". Ce terme est présent aussi bien dans le lexique actuel que dans la toponymie occitane; cf. les noms de lieux La Bane ou Bane relativement fréquents dans le nord du Massif Central.
- oc. dun "colline" (gaulois dunon "mont" attesté par le glossaire de Vienne et par le pseudo-plutarque sous la forme δοῦνον ), cf. galois din "enceinte fortifiée" et irlandais dun "id.". Comme noms de lieux, citons Dunet ou Le Dunet (Rouergue), diminutifs de dun et des composés d'époque gallo-romaine comme Segodunon (ancien nom de Rodez), attesté au IIe siècle (gaul. sego-"fortifié").
- Le gaulois briga "mont(fortifié)" n'est plus attesté que dans des noms de lieux comme Briges (Lozère), Cantobre, Soulobre (Rouergue) (gaulois canto- ou solo- probablement thèmes de noms de personnes ici + briga devenu brio puis bre, cf. cantobrio 1190) cf. irl. bri et breton bre "mont".
- Il en est de même du thème gaulois ardo- "haut", cf. irl. ard "haut" et galois ardd-"id.", que l'on rencontre dans des toponymes comme Ardenne(s) (Cantal et Lozère) qui proviennent du type gaulois arduenn- attesté à l'époque gallo-romaine.

Finalement, on put dire alors que l'occitan était une langue dérivée du latin mais augmenté de vestiges gaulois.

Toutefois, ce gaulois ne permit de résoudre qu'un tout petit nombre de termes ou de toponymes demeurés obscurs. En France, on supposa qu'il devait s'agir de termes provenant d'étymons gaulois disparus.

Mais cette solution ne fut pas acceptée par des linguistes italiens pour une raison très logique: ces mots supposés gaulois se trouvant souvent présents dans des régions comme le Sud de l'Italie ou même la Sardaigne que les Gaulois n'ont pas envahies, leur origine gauloise leur parut inacceptable:

- ex.: oc. calanca "lieu abrité entre rochers", présent en calabrais (kalanco "éboulis") et en sarde (kalanca "crevasse").

Ces Italiens pensèrent alors qu'il pouvait subsister, surtout dans les toponymes, des vestiges des langues parlées en Europe méridionale avant l'arrivée des Indo-européens, c'est-à-dire, pour ce qui concerne la France, avant l'arrivée des Celtes dont les Gaulois constituent la dernière vague. Ils nommèrent ces vestiges "pré-indo-européens".

Leur première étude scientifique fut publiée par A. Trombetti en 1925 dans une série d'articles intitulés "Saggio di antica onomastica mediterranea".

Toutefois, ces recherches étymologiques ne furent vraiment connues en France qu'en 1931, lorsque v. Bertoldi publia dans le Bulletin de la Société Linguistique de Paris un article concernant la racine pré-indo-européenne GANDA "pente d'éboulis".

Ce fut une véritable révolution; une controverse acharnée opposa immédiatement partisans et adversaires de ces "bases pré-indo-européennes". Pour beaucoup de linguistes français, les Italiens étaient des "reveurs". Il leur parut impossible de penser qu'il pouvait y avoir des restes linguistiques antérieurs au gaulois. Probablement, pensaient-ils que l'enseignement de l'école primaire française qui précisait que nos ancêtres étaient les seuls Gaulois ne pouvait pas (ou ne devait pas) être remis en cause!.

Il fallut attendre le premier congrès d'onomastique de Paris organisé par Dauzat en 1938 pour qu'un linguiste français présente une étude sur le pré-indo-européen, en l'occurrence P. Fouché, alors professeur à la Sorbonne. Sa communication fit sensation. Reprenant les études des Italiens, il assura qu'effectivement bon nombre de toponymes occitans ou catalans, considérés jusqu'alors comme "peut-être gaulois" ou bien "d'origine incertaine ou inconnue" étaient en réalité d'origine pré-indo-européenne, comme notamment Calanca/Calanque, cité ci-dessus.

La bataille dura une douzaine d'années sans que Fouché ait réussi à imposer son point de vue.

La bataille rebondit en 1950, lorsqu'un de ses élèves, C. Rostaing, soutenu sa thèse intitulée "Essai sur la toponymie de la Provence des origines jusqu'aux invasions barbares", qui avait pour but de défendre les idées de Fouché. Malheureusement, bien que le candidat fut reçu, les comptes-rendus et notamment celui que publia le savant bernois J. Hubschmid en 1951 dans Romance Philology, clouèrent cette thèse au pilori.

Comme ni Fouché ni Rostaing ne purent vraiment répondre aux diverses critiques, l'on considéra alors que leur thèse du pré-indo-européen n'avait pas de valeur. Seuls quelques fidèles comme A. Dauzat ou C. Camproux continuèrent à parler de pré-indo-européen.

Ensuite P. Fouché se détourna de ce genre de recherche pour se consacrer à une "Phonétique du Français".

Quant à Rostaing, il ne proposa plus de publications nouvelles sur ce que ses adversaires appelaient "le prétendu pré-indo-européen".

Finalement, que leur reprochait-on? Tout simplement de soutenir des idées vagues sans aucune preuve. Il est vrai que la méthode Fouché-Rostaing était bien lacunaire: chaque fois qu'un toponyme présentait une racine qui leur paraissait rebelle à toute étymologie latine ou gauloise, ils l'es-

timaient automatiquement pré-indo-européenne et lui donnaient presque toujours le sens de "pierre". C'était bien léger, il faut en convenir. Ainsi, on lit dans la thèse de C. Rostaing patronée par Fouché que le nom d'Avignon (Avenion au Ier siècle après J.C.) présenterait une racine pré-indo-européenne AV- qui signifierait "pierre, rocher", puisque la ville d'Avignon est caractérisée par "le Rocher des Doms". Il suffit de répondre que la ville est traversée par un fleuve ou bien qu'elle est entourée d'arbres pour proposer avec autant de chance de tomber juste le sens de "eau" ou bien de "arbre" à cette racine AV-. De plus, on peut proposer une explication indo-européenne logique pour cette racine. En effet, on peut citer la racine celtique AB-/AV- "eau" que l'on trouve dans cymrique afon "fleuve" à côté de breton auon etc. On peut donc proposer pour Avignon une étymon celtique signifiant "eau" aussi acceptable que la thèse pré-indo-européenne, ce que firent les adversaires des thèses de Fouché.

Ainsi, peu à peu, alors que les Italiens continuaient à parler de "bases pré-indo-européennes", en France, cette thèse fut presque abandonnée. Le terme de "pré-indo-européen" se rarifia et en 1957, lorsque F. Flutre publia son livre sur la toponymie ancienne du Gévaudan, il l'intitula "Recherches sur les Eléments prégaulois de la Toponymie de la Lozère". Même C. Rostaing hésita à utiliser le mot de pré-indo-européen et dans le "Dictionnaire des Noms de lieux de France" écrit avec A. Dauzat et publié en 1963, il parle beaucoup plus de "prélatin" ou de "prégaulois" quand il cite des toponymes qui paraissent fort anciens: à propos du même Avignon, il parle à présent de "thème probablement prélatin obscur AB-EN-".

Le fameux slogan inculqué depuis la Troisième République par les instituteurs, à savoir que nos ancêtres seraient "les Gaulois", avait donc fini par s'imposer à la majorité, sinon à l'unanimité des linguistes français.

C'est alors que, à propos des mêmes toponymes, suivant les différentes écoles, on utilisa une terminologie différente pour désigner une même racine. Ainsi, à propos de la racine KAL- "pierre" qui ne semblait pas s'expliquer par le latin, certains parlèrent de "racine préromaine", d'autres de "racine prélatine" ou encore de racine "prégauloise". On utilisa aussi les termes "préceltiques" et enfin de "pré-indo-européen", surtout en Italie.

Devant un telle confusion, la plus part des linguistiques finirent par dire qu'on ne savait rien de précis concernant ces "racines supposées anciennes" sinon qu'elles étaient "d'origine incertaine ou inconnue" et que les explications de Fouché-Rostaing ne proposaient rien de bien solide.

Quand j'ai commencé à m'intéresser à ces problèmes, vers 1966, je me suis donc trouvé devant une réelle confusion. Toutefois, j'ai décidé de reprendre le flambeau et d'essayer de voir s'il était possible de trouver la solution à ces problèmes étymologiques. Autrement dit, serait-il possible de préciser ces notions de substrat linguistique, si toutefois ce substrat préhistorique existe vraiment.

J'ai tout repris à zéro, en étudiant tout ce qui avait été publié sur ce sujet et je fus finalement convaincu que les possibilités de la seule linguistique avaient été épuisées et que, si on ne faisait pas appel à d'autres sciences, on continuerait éternellement à se trouver devant des termes, des racines et des suffixes dont on ne pourrait pas préciser l'origine.

Il fallait donc trouver des bases solides à ces études linguistiques.

Ces bases, j'ai pensé qu'elles pourraient être fournies par les sciences qui étudient le passé, c'est-à-dire la préhistoire et en particulier l'anthropologie.

En effet, si des vestiges linguistiques préhistoriques existent dans les noms de lieux, ils furent donnés par les peuples préhistoriques qui vivaient chez nous. Commençons donc par connaître ces peuples et nous pourrions peut être ensuite redécouvrir leurs vestiges linguistiques qui seraient parvenus jusqu'à nous.

Les anthropologues ont dressé depuis longtemps des cartes des types humains concernant l'Occitanie. Quant aux préhistoriens, ils sont à présent en mesure de préciser quels peuples ont occupé notre terre depuis la première venue de l'homo sapiens au paléolithique supérieur.

Avant l'arrivée des Latins, au II<sup>e</sup> siècle avant J.C. dans la PROVINCIA ROMANA et au I<sup>er</sup> siècle avant J.C. dans les autres régions occitanes, qui vivait chez nous?

Pendant longtemps, les linguistes, se fiant à un certain enseignement officiel, ont donc considéré qu'il s'agissait de vestiges "gaulois".

Effectivement, si l'on étudie tous ces toponymes que le latin n'explique pas, et si on les compare aux termes des autres langues celtiques, on peut conclure qu'effectivement le gaulois a laissé des traces, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Ainsi, beaucoup de noms de lieux en -bre remontent au gaulois briga "colline fortifiée" dont les correspondants celtiques sont galois et breton bre "mont", irlandais bri "mont" et kymrique bry "haut":

ex. Cantobre (Cantobrio en 1190), village rouergat sur un promontoire rocheux; Soulobre (Rouergue), Lanobre (Cantal). Canto- et Soulo- représentent des thèmes connus de noms de personnes gaulois Cantos et Solos; lano- est le gaulois lanos "plaine".

Mais finalement peu de toponymes peuvent être expliqués par le gaulois.

Quant aux milliers qui restent encore inexpliqués, quelle méthode adopter pour essayer de trouver leur origine?

Faisons donc appel à l'ethnologie et à la préhistoire qui vont nous permettre de connaître les peuples qui étaient installés chez nous avant l'arrivée de ces Gaulois finalement bien tardifs puisqu'ils ne vinrent que au Ve siècle au nord de l'Occitanie et vers 230 avant J.C. dans le sud. De plus, leur nombre ne semble pas bien important et le peu de toponymes que l'on peut attribuer au gaulois est donc logique.

Quels peuples sont donc venus en Occitanie avant l'arrivée de ces Gaulois?

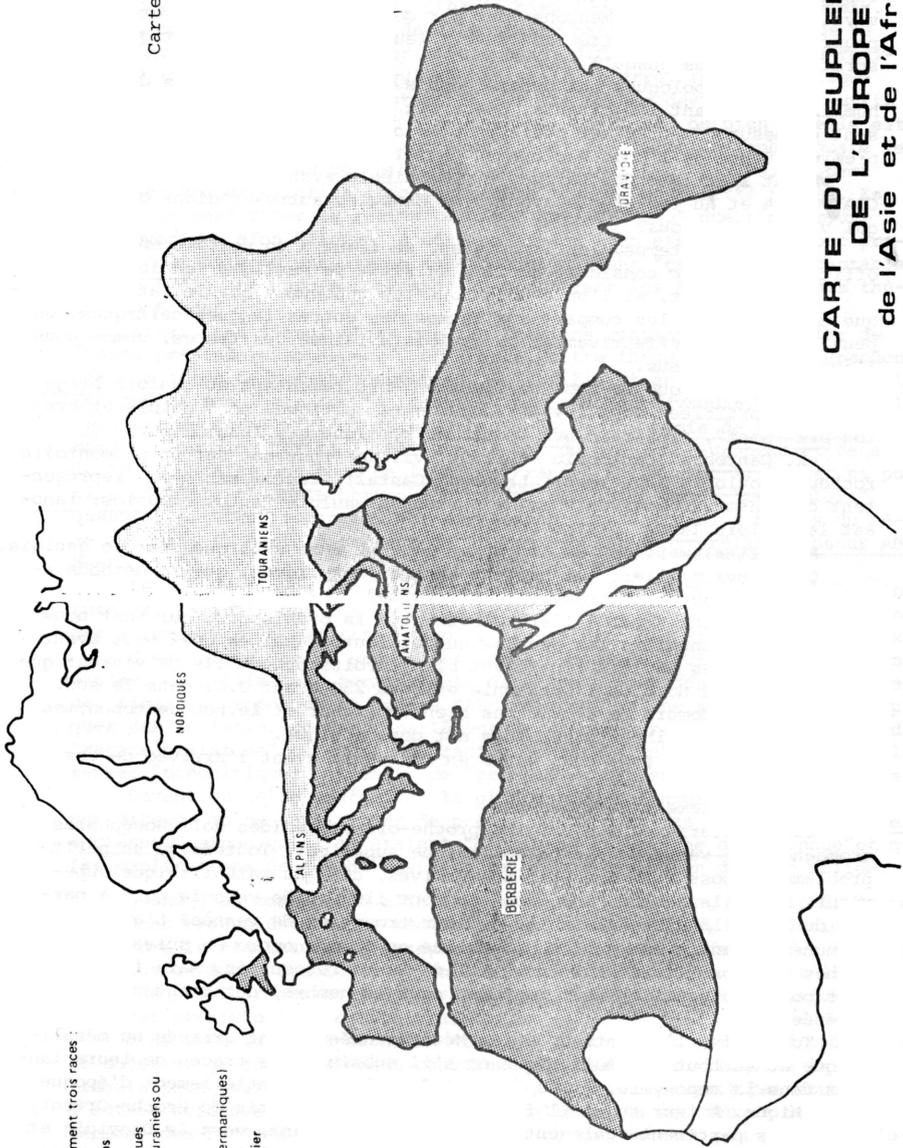
Essentiellement deux groupes.

Les Méditerranéens d'origine proche-orientale (des dolichocéphales cromagnôides) venus dès le paléolithique supérieur. Toutefois, un petit problème se pose ici. Les premiers arrivés, ceux du paléolithique supérieur, sont ils encore "en place" ou sont ils montés vers le nord à partir du Xe millénaire à la suite de leur troupeaux de rennes? L'avis assez communément admis est qu'ils ont quitté en grand nombre en suivant ces rennes qui constituaient l'essentiel de leurs ressources. Mais il est fort possible qu'il en soit resté un certain nombre, notamment dans les Pyrénées.

Toutefois, l'essentiel de ces Méditerranéens sont arrivés au mésolithique et surtout au néolithique et s'il subsiste des traces de leurs langues dans la toponymie, elles doivent donc être essentiellement d'époque néolithique. A leur sujet il faut ajouter que, à partir du Proche-Orient, ces hommes partirent également vers le soleil levant, vers le Dravide et également vers l'Afrique du Nord où ils sont particulièrement bien attestés.

Ils forment donc une grande unité indo-méditerranéenne, représentés

Carte 2



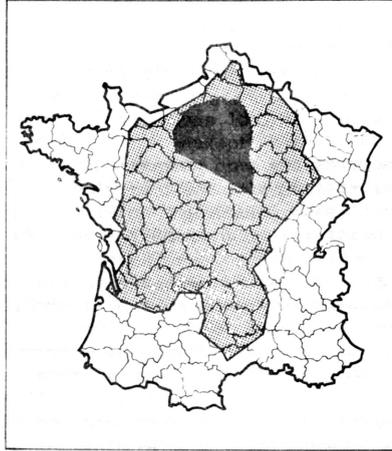
On distingue essentiellement trois races :

- les Méditerranéens
  - ▨ les Ouralo-Altaïques (appelés aussi: Touraniens ou Alpines)
  - les Nordiques (Celttes, peuples germaniques)
- d'après Weiner et Bourdier

CARTE DU PEUPEMENT DE L'EUROPE de l'Asie et de l'Afrique.

Noms de lieux d'origine gauloise : répartition des noms pourvus de la finale **-ialos/iolos** « clairière », que l'on retrouve dans les toponymes occitans tels que **Marvejols** ou **Lanuéjols**, et dans les toponymes français du type **Verneuil** : gaulois **-ialos/iolos** aboutit en français à **-euil** et en occitan à **-uéjoul/-éjol**.

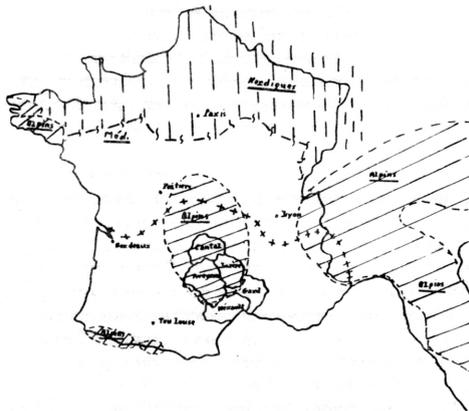
Cette carte permet de se rendre compte des régions de France occupées par les Gaulois (en foncé). L'on remarque aisément leur très faible importance en Occitanie. Seules quelques régions du nord-ouest de l'Occitanie et du Massif Central ont connu une présence gauloise effective.



Carte 1

Ailleurs, principalement dans le Languedoc, quelques bastions fortifiés attestent une présence très superficielle des Gaulois qui ont ignoré la Gascogne.

Carte d'après Dauzat – Toponymie Française ( p. 23 ).



Carte 3

Carte raciale de la France d'après Eickstedt ;  
cf. F. Bourdier, Pré. Fr. , 307.

-  **race alpine** : brachycéphales d'origine ouralo-altaïque, Massif Central, Alpes, Pyrénées, Italie du Nord.
-  **race méditerranéenne** : les 2/3 de la France (Sud), Italie, également Corse et Sardaigne, Afrique du Nord, Dravidae, etc...
-  **race nordique** : le tiers nord de la France.
- +++ limite de l'occitan moderne.
- |— limite des Méditerranéens. } maximum de concentration
- limite des Alpains. }

cf. Alain Nouvel, Les origines de la langue et de la toponymie occitanes.

par les Dravidiens, par les Berbères d'Afrique du Nord et les peuples apparentés (couchitiques, sémitiques etc.) par les Basques et par une grande partie des peuples vivant en Europe principalement méridionale (Espagne, Occitanie, Italie, etc.).

Ensuite des brachycéphales dont un grand nombre de spécialistes pensent qu'ils ne sont pas des Méditerranéens qui auraient évolué sur place mais des Ouralo-altaïques (Touraniens) venus d'Europe Centrale au néolithique. Ils sont plus nombreux en Occitanie qu'en France du Nord et ils sont même majoritaires dans le Massif Central, dans les Alpes et sur les contreforts des Pyrénées. Ils représentent la race dite alpine. Enfin, ces deux groupes humains ne sont pas indo-européens.

Ainsi, nous pouvons dire que s'il subsiste des vestiges des langues préhistoriques, il s'agit donc de langues pré-indo-européennes, venues soit du Proche-Orient que nous appellerons indo-méditerranéennes essentiellement d'époque néolithique, soit d'Europe Central que l'on appelle ouralo-altaïques.

Nous avons à présent une base historique et ethnique solide.

Mais est-ce suffisant?

En effet, les linguistes qui se sont aventurés dans ces recherches substratiques ont étudié essentiellement des toponymes. Or, le sens de la racine de ces toponymes est toujours obscur puisque ces toponymes anciens ne font plus partie, la plupart du temps, du vocabulaire vivant. Leur seule possibilité d'attribuer à un nom de lieu un sens avec quelque chance de succès était de tenir compte de la topographie. Mais comme presque toujours les noms de lieux anciens représentent des noms de villes importantes bâties sur des montagnes ou des rochers, ils leur ont attribué presque toujours le sens de "montagne ou rocher" sans autre précision.

Il fallait donc, là aussi, trouver des bases solides.

C'est alors que je me suis rendu compte que, contrairement à ce que mes prédécesseurs avaient pensé, il devait subsister non seulement des noms de lieux anciens mais aussi des termes attestés au Moyen Age ou même à l'époque actuelle qui fourniraient le sens de ces racines du substrat. Même si leur sens avait évolué, on aurait ainsi une base linguistique et surtout sémantique.

Fort de ces deux principes, j'ai entrepris de reconsidérer le problème du toujours hypothétique pré-indo-européen.

Le premier toponyme d'origine incunne que j'ai étudié en premier est le nom des Alpes. Pour Fouché, il s'agirait du pré-indo-européen KAL-P- "pierre" avec chute du K- initial. Mais aucune preuve n'est fournie de cette chute du K à l'initiale. Pour J. Hubschmid, il faudrait l'expliquer par le supposé gaulois \*AL- "nourrir", thèse réfutée notamment par V. Bertoldi vu que les formes anciennes du mot montrent une alternance -P-/-B- (Alpes/Albes chez les écrivains de l'antiquité), alternance inconnue en gaulois et même en indo-européen. Quant au FEM de W. von Wartburt, le monumental dictionnaire étymologique considéré comme faisant autorité, il ne donne aucune étymologie pour ce terme (I, 76).

Pour essayer d'y voir plus clair, conformément à mon principe, j'ai recherché des appellationnels vivants présentant la même racine.

La chance m'a souri puisque ce mot lui-même est toujours un appellatif vivant présentant des variantes dialectales: occitan alpin alp/aup/arp/aip "haute montagne"; Valais (Suisse) alpe "pâturage de haute montagne", etc.. Il s'agit donc bien d'un terme oronymique que ni le latin ni le gau-

lois n'explique. Pour essayer de trouver son origine considérons le premier principe adopté, à savoir la prise en compte des résultats des sciences humaines préhistoriques. S'il s'agit d'un terme préhistorique, il ne peut avoir que deux origines: ou bien il est méditerranéen et provient du Proche-Orient ou bien il est d'origine ouralo-altaïque, comme nous l'avons déjà précisé.

Comme méthode de recherche traçons donc l'aire de cette racine ALP-"montagne, hauteur" afin de voir si l'on peut aboutir à un résultat probant, concernant l'un ou l'autre de ces deux groupes linguistiques.

Voyons d'abord si elle est présente dans les langues méditerranéennes. En Berbère et dans les langues chamito-sémitiques, elle est inconnue; en dravidien, elle n'est pas attestée. Elle ne paraît donc pas méditerranéenne. Logiquement, elle doit donc se retrouver dans les langues ouralo-altaïques.

Effectivement, c'est bien le cas. Dans ces langues, elle est très fréquente: ex. turc alp "haut, élevé", koibal alep, ouïgour alp "élevé", tchatagaï alp/alup "grand", kazan alp-aut "seigneur", tchouvache olip "grand" etc.. Il restait un point à éclaircir, l'alternance ancienne du mot, ALPES/ALBES. Si l'alternance -P/-B- est inconnue en indo-européen, elle est fréquente et même régulière dans les langues ouralo-altaïques. On doit donc la retrouver. Une fois encore les efforts sont récompensés puisque l'on peut citer des termes comme tchouvache olbut "altesse" (o-variante normale de a-) ou bien iakoute älbät "grandir", etc..

Ainsi, on peut donc conclure que le mot Alpes est un terme dont la racine est pré-indo-européenne, d'origine et d'aire ouralo-altaïques et d'époque néolithique.

Voilà un résultat intéressant. Toutefois, pour qu'il soit assuré, il faut à présent trouver d'autres racines de même origine.

Nous savons que ce substrat ouralo-altaïque ou alpin est essentiellement représenté en Occitanie et principalement dans le Massif Central, dans les Alpes et dans les contreforts des Pyrénées. Cherchons donc une autre racine d'origine inconnue dont l'aire correspond à celle de ces "Alpins" brachycéfales. On pense immédiatement aux toponymes du type Tuc/Suc fréquents effectivement en Occitanie et surtout dans les trois régions considérées.

On examine ensuite les langues méditerranéennes et l'on y constate son absence. On doit donc la retrouver dans les langues ouralo-altaïques, ce qui est le cas (on retrouve même les deux variantes T-/S-); cf. koibal tügen "colline", iakoute sük "hauteur, dos" etc.

Nous pouvons donc conclure qu'il s'agit bien, d'après son aire identique à celle de ALP-, d'une racine pré-indo-européenne, d'époque néolithique et d'origine Centre-européenne, (Tuc/Suc est toujours vivant en Occitanie au sens de "colline arrondie").

Comme autre exemple je citerai encore la racine PIK-/PIT- "pointe, petitesse" d'où "hauteur pointue", expliquée par la même méthode, elle aussi considérée comme "d'origine inconnue".

Elle existe au nord de la Loire puisque le français connaît les termes pic ou piton, mais il faut rappeler que ces termes furent empruntés à l'occitan seulement au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette racine, elle même inconnue dans les langues méditerranéennes, est très fréquente dans les langues ouralo-altaïques avec les mêmes sens; cf. finnois pikku "petit", magyar pichi "id.", koibal pit'e "pointe, petit", votiak piçhi "id.", etc.; à noter qu'une fois encore, on retrouve les deux variantes (P-/T-) que nous avons en occitan.

Voilà donc trois exemples de racines présentant une aire identique, inconnues dans les langues méditerranéennes et parfaitement représentées dans les langues ouralo-altaïques et, qui plus est, avec les mêmes variantes qu'en Occitanie. On peut donc bien conclure que nous avons là des vestiges des langues préhistoriques d'origine ouralo-altaïque (Europe Centrale) et d'époque néolithique, puisqu'il y a harmonie entre les résultats de la linguistique, de la préhistoire et notamment de l'anthropologie.

Au début de cet exposé, j'ai précisé que certains préhistoriens (je pense par exemple à M. Bourdier) se demandent si ces braves brachycéphales proviennent d'une évolution sur place d'anciens dolicocephales méditerranéens ou bien s'il s'agit d'une population venue de l'Europe Central.

La linguistique permet de donner raison aux tenants du courant de population néolithique, puisque nous en avons retrouvé des vestiges linguistiques importants: la linguistique et la préhistoire se complètent donc parfaitement dans ce cas.

Avec la même méthode, j'ai pu retrouver les vestiges méditerranéens d'origine proche-orientale. Comme exemple, je citerai la racine KAN-T-/GAN-D- "rocher" inconnue dans les langues ouralo-altaïques et parfaitement représentées dans toutes les langues méditerranéennes; cf. (berbère) ganche gando "falaise", zouaoua (Kabylie) a-kantu "motte", a-guni "colline"; basque gandor "cime"; ibère préhistorique attesté par Plîne ganda "pierre très dure"; dravidien kanda/Ganda "hauteur", etc..

A noter que le berbère a-guni est identique au basque goi "hauteur", attesté guni/goni dans des noms de lieux anciens (en basque, le -u- s'est fréquemment ouvert en -o- et le -n- intervocalique est régulièrement tombé). Comme noms de lieux occitans, citons Le Cantal (oc. cantal "rocher, montagne" toujours employé comme nom commun), Candas, près de Millau en Rouergue. Comme autres noms communs, citons encore l'alpin cantena "pierraille" et le rouergat cantarèl "tas de pierres", tous d'origine "inconnue".

Autre racine: KAL-, variantes (normales en méditerranéen): KAR-, GAR-, GAL-. Oc. Clap/clapa "pierre, rocher, montagne" qui se retrouvent dans de nombreux noms de lieux comme La Clapa, grande montagne près de Narbonne, Le Clap, le Clapas, etc.; oc. calanca "crique entre rochers", mot présent essentiellement en sarde, en calabrais, en corse et en italien du nord. La variante GAR- est représentée notamment par l'oc. garra "endroit pierreux, rocher", terme identique en basque, gara/garat "idée d'élévation, montagne (cf; les noms propres Etchegara/Etchegarai) et en chamitosémite: arabe gara "hauteur", tamachek (Touareg) gara "hauteur"; amharique gara "id."; couchitique gara "hauteur", etc.; dravidien gar "pierre", gore "hauteur". Comme toponymes citons Garabie, La Gratte (Massif Central), mot toujours vivant au sens de "pierre dure", Gratteloup (Gratt-al-upp-) et non "loup gratte" comme le supposent certains qui ne connaissent visiblement pas l'existence de ce terme tout en ne craignant pas le ridicule avec leur animal à qui on aurait donné l'ordre de gratter!

J'ai reconstitué ainsi une trentaine de racines qui sont fréquentes dans des oronymes, des hydronymes et une trentaine dans des noms de plantes comme ol- "olivier" que j'ai exposé dans divers articles ou ouvrages.

Ainsi, peu à peu, l'on peut reconstituer le langage de nos ancêtres, les ouralo-altaïques d'origine centre-européenne néolithiques et les Méditerranéens d'origine proche-orientale venus en Occitanie depuis le paléolithique supérieur et grâce à la synthèse des différentes sciences

humaines comme l'ethnologie, la linguistique et la préhistoire, il est possible de mieux connaître notre passé c'est à dire nous mêmes.

Notes :

- 1) Certains préhistoriens ont présenté une objection intéressante. Les deux aires préhistoriques ethniques proposées ne leur semblaient pas représenter une "réalité archéologique", ces aires ne correspondant pas aux aires des différentes cultures connues. Je précise qu'il s'agit d'aires ethnologiques (cf. cartes) bien connues et non contesté par aucun ethnologue actuel.

Le fait que les aires des cultures anciennes tracées par les préhistoriens ne correspondent pas aux aires ethniques est tout à fait normal. Il peut y avoir changement de culture chez un peuple sans que ce peuple ait changé. Un exemple: la culture de la terre a totalement changé depuis 40 ans chez nous, sans que les populations changent pour autant. La technique américaine ou japonaise que nous voyons partout n'est pas due à une arrivée massive d'Américains ou de Japonais! Culture et peuple ne sont pas la même chose.

- 2) Toutes les références sont tirées de A. Nouvel: "Les noms de la roche et de la montagne dans les termes et noms de lieux du Massif Central", Lille 1975 (Thèse d'Etat soutenue en 1972).

Deuxième édition augmentée prévue (changement de titre): "La langue et la toponymie occitanes (origines historiques et préhistoriques). Ses relations avec les langues d'Europe, d'Asie et d'Afrique (Essai d'archéolinguistique)". Parution 1980. Edité par l'auteur chez Terra d'Oc, 37 rue de l'Aiguillerie, 34000 Montpellier.